

Jean-Pierre Orban, *Toutes les îles et l'océan*. Paris : Mercure de France, 2018, 287 p.

Lire *Toutes les îles et l'océan*, c'est faire un voyage dans les profondeurs, plonger dans les eaux des fleuves et de l'océan et accepter de dériver avec ses personnages entre les berges d'un fleuve-pays, entre les rives des continents européen et africain, entre les îles du Sud au Nord. Après *Véra* paru en 2014 (Prix du roman français 2014 et Prix du roman européen 2015), Jean-Pierre Orban offre au lecteur un livre de voyages sur les eaux, des fleuves que l'on remonte aux mers et aux océans que l'on traverse ; un livre aux engendremens multiples, entre les eaux d'ici et d'ailleurs, du Fleuve Congo à l'océan Atlantique, en passant par Paris, Bruxelles, Rome et surtout Londres, la Tamise et la Manche.

L'histoire commence à Paris. Adèle, jeune violoniste vit une brève et fulgurante liaison avec le mystérieux Sainto sur le point de s'en aller mener la révolution aux côtés des Simbas à Stanleyville dans un Congo en pleine décolonisation. Découvrant qu'elle est enceinte d'un homme dont elle ignore jusqu'à son vrai nom, Adèle décide de partir sur ses traces au Congo, en remontant le fleuve, de la capitale à la ville des chutes – les Stanley Falls – aujourd'hui Kisangani. Des traces et un cadavre, c'est tout ce qui subsistera de lui dans une ville désertée, meurtrie par les affrontements. De retour en France, elle donnera naissance à Raphaël et n'aura de cesse de chercher à connaître et comprendre le monde que son homme s'était choisi, l'Afrique et plus précisément, le Congo. Toujours dans l'espoir de se rapprocher de Sainto, elle déménagera à Bruxelles où elle s'engouffrera dans l'histoire de la Belgique, le pays d'origine du père de son enfant. À se noyer dans les pages des livres d'histoire, à se perdre dans les rues de Bruxelles qu'elle arpentera inlassablement, son enfant à la main, elle finira par disparaître peu à peu, happée par la folie. S'ouvre alors la troisième partie, « L'île », focalisée sur le personnage de Raphaël. Échouant à mener une existence paisible à Bruxelles, ce dernier partira pour l'Angleterre, comme pour rompre avec les vicissitudes de son adolescence auprès d'une mère mutique et absente et pour fuir la vie qui s'offrait à lui, palpitante : la promesse d'une relation amoureuse forte et l'enfant qui en naîtrait. À son arrivée à Londres, il est enlevé par un faux chauffeur de taxi, Desmond, dit Dez, qui provoque un accident dont Raphaël ne sortira pas indemne. Ses blessures lui vaudront d'être séquestré en haut d'un immeuble abandonné par son chauffeur craignant de voir son illégalité révélée au grand jour. Se tisse alors une relation curieuse – une forme d'attention réciproque entre un geôlier et son captif – dans le réduit d'un taudis aménagé à la cime d'une tour menacée d'effondrement. Les tentatives de fugue de Raphaël le conduiront à assister aux grinçants shows de comédie stand up de Dez dans d'obscurs cabarets des bas-fonds londoniens. Ces spectacles ramèneront les personnages vers l'océan qui donne son nom au titre de cette quatrième et dernière partie.

Si les destinées de l'un et l'autre protagonistes du roman – Adèle et Raphaël – paraissent diverger au premier abord, en réalité, elles convergent au point de s'y confondre, comme en un miroir inversé. Raphaël ne fera rien d'autre que de chercher à combler les trous de l'histoire d'Adèle et de son père. Ce qui aimante en effet Raphaël d'un bout à l'autre de sa fuite en Angleterre, c'est la tentative d'écrire sur Henry Morton Stanley, le célèbre explorateur britannique parti sur les traces du Dr Livingstone en Afrique de l'Est et centrale, sous la gouvernance du Roi des Belges, Léopold II. Ce qui était initialement une simple commande d'une maison d'édition bruxelloise deviendra pour Raphaël une quête personnelle des traces de Stanley dans les livres, les archives et les rues de Londres. Adèle et Raphaël échoueront tous deux à nourrir des relations affectives, habités par leur quête obsédante de ces hommes marqués par le Congo : la quête de Stanley pour l'un, de Sainto pour l'autre (le second constituant d'ailleurs une quasi-anagramme du premier). Ces très beaux portraits d'êtres qui se volatilisent, comme absorbés par leurs fantômes, aspirés par leur vide béant, se répondent donc en miroir dans la diégèse et la structure du roman. Pensées comme un jeu de résonances, les parties se répondent entre elles en autant d'échos démultipliés comme dans un kaléidoscope ou s'enchâssent les histoires et les images, ou parfois à la manière des poupées gigognes. À titre d'exemple, l'image de l'oiseau traverse les parcours des deux protagonistes, les inscriptions sur les murs ou le papier forment un continuum entre les trois parties (les écrits vains d'Adèle – ses carnets – comme ceux de Raphaël,

les lettres qu'il n'enverra pas, les graffiti devinés ou imaginés, à demi-effacés, le manuscrit inachevé comme seule relique de Raphaël...); citons aussi les déambulations urbaines erratiques d'Adèle comme de Raphaël ou encore la figure – ouvrant et clôturant le roman – de l'étranger sur un bateau comme incarnation d'une altérité manifeste dans une foule de semblables, figure conradienne s'il en est.

La puissance symbolique et la charge poétique de ce roman sont si fortes qu'on n'en épuise pas l'inventaire. On se contentera donc de plonger dans la riche tessiture de ce roman dense et sensible, aux liens si minutieusement tissés que seule une seconde lecture permet d'achever d'emboîter les parties entre elles. La lenteur du rythme de la narration oblige le lecteur à se mettre à l'écoute du pouls discret des personnages, une lenteur évoquant tantôt une forme de langueur et de douceur, tantôt l'ennui et la mort par évaporation.

Maëline Le Lay